

incrédules ont nié le déluge et l'arche, et tout, même l'authenticité de nos Livres sacrés. C'est plus vite fait et plus favorable à leur système de destruction. Mais la plaisanterie ne prouve rien, et la vraie science elle-même en est arrivée aujourd'hui à reconnaître la vérité de tout ce que contiennent nos Livres sacrés. Peut-il en être autrement? Non, puisque le Saint-Esprit, inspirateur de la Sainte Écriture est l'Esprit de vérité. S'il se trompait, même en matière de science, il ne serait plus croyable dans le reste, parce qu'il ne serait pas Dieu, Dieu ne pouvant se tromper en rien.

Vous qui cultivez la science, sachez bien que quand vous n'êtes pas d'accord avec nos Livres sacrés, interprétés et expliqués par l'Église, ce ne sont pas eux qui ont tort, mais vous; et dites-vous, en conséquence, que quand la science aura progressé, elle arrivera à reconnaître que l'Écriture a raison; car l'Écriture est l'œuvre de Dieu.

Nous terminerons le présent article en citant quelques paroles de saint Jean Chrysostome. De son temps comme aujourd'hui les ennemis de la vraie Religion ne voulaient voir nulle part la main de Dieu, dans les châtimens qui punissaient les pécheurs. « Tout ce que nous pourrions citer des Écritures, dit notre docteur, nos contradicteurs prétendent que c'est pure menace. Qu'ils le disent des choses à venir, j'y consens, quoique ce soit une grande impiété; mais le diront-ils de ce qui est passé, de ce qui est accompli? Interrogeons-les donc: Avez-vous ouï parler du déluge et de cette complète destruction? N'était-ce encore qu'une menace? N'a-t-il pas eu lieu? Ne s'est-il pas réalisé? N'en avons-nous pas le témoignage dans ces monts d'Arménie, où l'arche s'est arrêtée? Les débris de l'arche ne sont-ils pas conservés encore pour notre instruction? » (Homélie sur la parfaite charité.)

Ainsi parlait avec toute l'autorité de son caractère, de son savoir et de sa sainteté, en face d'un auditoire instruit, à Constantinople, le grand Chrysostome, non loin des montagnes d'Arménie où l'on voyait encore les débris de l'arche. Il l'affirme, qui sera assez osé pour lui opposer un démenti?

Nous sommes donc en droit d'affirmer les grands faits que nous venons de raconter et d'y voir avec les Pères de l'Église l'annonce de notre Roi Jésus-Christ, clairement et admirablement figuré, ainsi que nous l'ont expliqué ces grands docteurs.

Leur témoignage, certes, est en lui-même d'un grand poids, étant revêtu de tout ce qui donne créance à un témoignage humain; toutefois pour nous catholiques, nous le voyons couronné d'une auréole céleste par le magistère infailible de l'Église, qui fait siennes les explications de la Sainte-Écriture, telles que nous les ont données ces grands et saints personnages.

Augustin disait: « N'était l'Église, je ne croirais pas à l'Évangile. »

Abraham et Isaac.

Cependant « Noé, dit la Genèse, sortit de l'arche avec ses fils, sa femme et les femmes de ses fils. Toutes les bêtes en sortirent avec lui, les animaux et tout ce qui rampe sur la terre, chacun selon son espèce. » Car le Seigneur à qui les étoiles obéissent, avait donné le signal à tous ces êtres soumis à ses lois, et ils étaient venus se placer sous la main de Noé pour être enfermés dans l'arche et sauvés du déluge.

Alors ce saint Patriarche « dressa un autel au Seigneur; et, prenant de tous les animaux et de tous les oiseaux purs, il les lui offrit en holocauste sur cet autel. »

Comme on le voit, le sacrifice des animaux, figuratif du sacrifice de l'Agneau divin, Jésus-Christ, avait continué depuis Abel jusqu'à Noé, Dieu perpétuant ainsi l'annonce du Messie parmi les hommes. Nous voyons en outre, ici, que le rite du sacrifice avait été réglé par le Seigneur, puisque Noé distingue, entre les animaux, ceux qui sont purs, et propres à être offerts au Créateur de toutes choses, et les impurs, qu'il rejette loin de son autel. Grande leçon donnée à jamais à tous ceux qui s'approcheront de l'autel sacré.

Comme tout s'harmonise dans le récit de la Bible, et comme la main de Dieu et sa sagesse y apparaissent visibles, surtout sensibles au cœur droit.

Les hommes se multiplièrent de nouveau sur la terre, restant groupés en famille toutefois. Avant de se séparer, ils voulurent poser un témoignage qui rappelât ce fait et immortaliser leur mémoire, ainsi que leur puissance. L'orgueil, qui de lui-même s'élève, se plaît aussi à élever des monuments superbes, expression des sentiments qu'il inspire.

« Venez, se disaient-ils, faisons-nous une ville, et une tour qui soit si élevée qu'elle touche au ciel ; rendons notre nom célèbre avant que nous nous dispersions par toute la terre.

« Le Seigneur descendit pour voir la ville et la tour que bâtissaient les enfants d'Adam, et il confondit leur langage. C'est de cette manière que le Seigneur les dispersa de ce lieu dans tous les pays du monde, et qu'ils cessèrent de bâtir cette ville. »

Environ deux mille ans avant Jésus-Christ le Seigneur dit à Abram : Sortez de votre terre et de votre parenté, et de la maison de votre père, et venez en la terre que je vous montrerai. Je ferai de vous un grand peuple, je vous bénirai ; je rendrai votre nom célèbre et vous serez béni. Je bénirai ceux qui vous béniront, et je

maudirai ceux qui vous maudiront ; et tous les peuples de la terre seront bénis en vous : *In te*.

In te : En toi ! c'est-à-dire dans le Christ, mon Fils, bien-aimé, dit le Seigneur. Je bénis celui qui le bénit et je maudis ceux qui le maudissent. Entends bien, ô race d'Abraham... Entends aussi, ô Gentilité, et toi, peuple Romain, qui dois tremper ta puissante main dans le sang du Christ et de ses fils, tu sauras combien est terrible la malédiction du Père, outragé dans son Fils.

Où donc le Seigneur conduisit-il Abram avec Saraï, sa femme, et Loth son neveu ? Dans le pays que nous appelons aujourd'hui la *Terre sainte*.

Le Seigneur commençait à préciser davantage ce qui concernait l'annonce de son Bien-aimé, et voici qu'Abram, appelé bientôt Abraham par lui, vient s'établir près Béthel, y dresser un autel et y invoquer le nom du Seigneur.

Nous ne voulons dire de la vie de ce saint Patriarche que l'épreuve à laquelle Dieu le soumit, en lui demandant le sacrifice d'Isaac, son fils unique.

Si devant cette figure de Jésus-Christ, immolé au Calvaire, l'incrédulité refuse encore de voir notre Roi crucifié, en vérité, il faut que pour elle la lumière soit changée en ténèbres.

D'abord remarquons les lieux où la scène se passe.

Abraham a donc fixé son séjour et dressé sa tente en Palestine, au pays des Philistins, que le Seigneur lui a promis en héritage, pour ses descendants.

C'est là que Dieu lui parla. « Abraham, Abraham. — Abraham lui répondit : me voici. — Prenez Isaac, votre fils unique, qui vous est si cher, et allez en la terre de la Vision ; et là vous me l'offrirez en holocauste sur une des montagnes que je vous montrerai. Abraham se leva donc avant le jour, prépara son âne et prit avec lui deux jeunes serviteurs, et Isaac son fils — alors âgé de

25 ans. — Et ayant coupé le bois qui devait servir à l'holocauste, il s'en alla au lieu où Dieu lui avait commandé d'aller.

Ce lieu, c'est-à-dire la Terre de la Vision, n'est autre que le Mont Moria — mont de la Vision — où le temple de Jérusalem fut bâti, non loin du Calvaire où Jésus fut crucifié.

« Le troisième jour, levant les yeux, Abraham vit le lieu indiqué. Alors il dit à ses serviteurs : Attendez-moi ici avec l'âne ; nous ne ferons qu'aller jusque-là, mon fils et moi, et après avoir adoré, nous reviendrons à vous. Il prit aussi le bois de l'holocauste qu'il mit sur son fils ; et pour lui il portait en ses mains le feu et le couteau. Ils marchaient ainsi tous deux ensemble.

« Isaac dit à son père : Mon père ! Abraham lui répondit : Mon fils, que voulez-vous ? Voilà, dit Isaac, le feu et le bois, où est la victime pour l'holocauste ? Abraham lui répondit : Mon fils, Dieu prendra soin de fournir lui-même la victime de l'holocauste. Ils continuèrent donc de marcher ensemble, et ils arrivèrent à l'endroit que Dieu avait indiqué à Abraham. Là il dressa un autel et plaça dessus le bois, lia Isaac son fils et le mit sur le bucher. En même temps, il étendit la main et prit le couteau pour immoler son fils. Mais à l'instant l'ange du Seigneur lui cria du ciel : Abraham, Abraham. Il lui répondit : Me voici. L'ange ajouta : Ne mettez point la main sur l'enfant et ne lui faites aucun mal. Je connais maintenant que vous craignez Dieu, puisque pour m'obéir vous n'avez point épargné votre fils unique. Abraham leva les yeux et vit, derrière lui, un bélier qui s'était embarrassé avec ses cornes dans un buisson, et l'ayant pris, il l'offrit en holocauste au lieu de son fils. Et il appela ce lieu du nom qui signifie : Le Seigneur voit. C'est pourquoi on dit

encore au jourd'hui : Le Seigneur verra sur la montagne. » (Gen. xxii.)

Saint Augustin, commentant ce fait si frappant d'analogie avec le Sacrifice du Calvaire, dit : « Examinez cette histoire : c'est une figure symbolique de Jésus-Christ. Mais enfin faisons jaillir la lumière par la discussion, soulevons les voiles afin de voir ce qu'ils cachent. Isaac, ce fils unique et bien-aimé figurait le Fils de Dieu ; il porte le bois comme le Christ porta sa croix ; enfin ce bélier désignait encore Jésus-Christ. Qu'est-ce en effet qu'être attaché par les cornes, sinon être attaché au bois de la croix ? C'était là une figure de Jésus-Christ. Mais il fallait aussitôt prédire l'Église, et après avoir annoncé la tête, annoncer le corps. L'Esprit-Saint, l'Esprit de Dieu, veut à l'instant prédire l'Église à Abraham et rejette les figures. C'était en figure qu'il annonçait le Christ et c'est ouvertement qu'il prédit l'Église ; voici ce qu'il dit à Abraham : « Parce que tu as obéi à ma voix, et que tu n'as pas épargné ton fils unique à cause de moi, je te bénirai, je multiplierai ta descendance comme les étoiles du ciel, et comme le sable des mers, et toutes les nations de la terre seront bénies en Celui qui sortira de toi. » (Gen. xxii.)

Expliquant le Sacrifice d'Abraham saint Jean Chrysostome a dit : « Voyez, en effet, mes bien-aimés, comment toute l'histoire du Christ est ici figurée par avance. Fils unique d'un côté, fils unique de l'autre ; fils chéri d'un côté, propre fils ; fils chéri de l'autre, propre fils également ; car *celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toute mon affection* (Matth. iii, 17). L'un a été offert par son père en sacrifice, et l'autre son père l'a livré ; c'est ce que nous crie la voix de Paul : *Lui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré à la mort pour nous tous, ne nous donnera-t-il point aussi toutes choses avec lui ?* (Rom. viii, 31.)

Saint Éphrem, qui vivait au IV^e siècle, parle admirablement aussi d'Isaac et d'Abraham. En résumé il dit : « Abraham met sur les épaules de son fils le bois du sacrifice, parce que Dieu chargera son Fils Jésus-Christ du bois de la croix. Ainsi Isaac marche vers la montagne portant l'instrument de son supplice, comme Jésus-Christ va au Calvaire portant sa croix. Le bûcher qui s'appête pour Isaac, c'est le Calvaire de mon Jésus. Le glaive dont la main d'Abraham est armée, nous retrace la lance qui percera le côté de Jésus-Christ. La flamme qui doit allumer le bûcher d'Isaac, me rappelle le feu de l'ardente charité qui consume Jésus-Christ et le porte à s'immoler. » Dieu, satisfait de la soumission d'Abraham, bénit le saint patriarche, lui et sa postérité ; il lui suffit d'avoir éprouvé sa foi, en le faisant prêtre par la volontaire immolation de son fils. Il donne dans la personne de l'un et de l'autre la figure prophétique du Sacrifice auquel lui-même livrera son propre Fils pour le salut des hommes ; où le Fils de Dieu, consacré prêtre par son propre sang, deviendra la victime de propitiation pour nos péchés. » (Traduction de Guillon. T. VIII.)

On est heureux de lire ces belles et touchantes pages dans les ouvrages des Pères de l'Église, hommes graves qui avaient appris, à l'école des disciples des apôtres, à lire à découvert, dans le plan de Dieu, ses desseins éternels sur son Verbe Incarné, objet constant de l'amour de son Père qui, impatient en quelque sorte, de contempler ses traits humains et d'entendre sa voix, se plaisait à former des images à sa ressemblance.

Melchisédech.

Quel était, cet homme mystérieux, Melchisédech, roi de Salem — plus tard Jérusalem — dont la Sainte

Écriture dit « qu'il offrait du pain et du vin, parce qu'il était prêtre du Très-Haut ? »

« La figure de notre baptême, écrit Bossuet, a été donnée à Abraham, n'aura-t-il point celle de notre Sacrifice ? Il revient victorieux d'une bataille, où il a défait quatre grands rois qui avaient enlevé Loth et tout son bien, et au retour du combat, il trouve Melchisédech dont l'Écriture, contre sa coutume, n'explique point « l'origine » ni « la naissance » ni « la mort » « sans père et sans mère et rendu semblable au Fils de Dieu » qui est sans mère dans le ciel, et sans père sur la terre ; sans naître, ni sans mourir, il paraît éternel comme Jésus-Christ ; il est roi et pontife tout ensemble du Dieu Très-Haut, en figure du sacerdoce royal de la nouvelle alliance ; son nom est Melchisédech « roi de Justice, » il est roi de Salem, c'est-à-dire « roi de paix » ; et ce sont les titres de Jésus-Christ. Abraham lui paie la dîme de toute sa dépouille, et il reconnaît l'éminence de son sacerdoce ; lui qui portait en lui-même Lévi et Aaron qui devaient sortir de son sang ; il humilie devant ce grand Sacrificateur le Sacerdoce de la loi, et toute la race de Lévi, où celle d'Aaron était renfermée, paie la dîme en Abraham à cet admirable pontife. Abraham qui se fait bénir par ses mains, se montre par là son inférieur ; car c'est une vérité sans contestation que « le moindre est béni par le supérieur, (Heb. vii, 7.) et lui soumet en même temps tout le sacerdoce de la loi. » (Élév. sur les Mystères, X^e.)

« Le sacrifice eucharistique, dit saint Cyprien, avait été annoncé par les figures et les témoignages que nous lisons dans toutes les Écritures, particulièrement dans le grand-prêtre Melchisédech, dont il est dit : *Melchisédech, roi de Salem, offrit du pain et du vin, car il était prêtre du Dieu souverain, et il bénit Abraham.* Or, que Melchisédech fût la figure de Jésus-Christ, le Saint-

Esprit le déclare dans les Psaumes, en la personne du Père qui dit au Fils : Je vous ai engendré de mon sein avant l'étoile du jour : vous êtes le prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech. » (Ps. cix, 3, 4.) (Saint Cyp. Adm. des sacrements.)

Jacob et Joseph.

Ce n'est pas assez pour le Père des cieux de donner le signalement de son Fils dans la contrée où sa vie devait s'écouler, il doit un jour habiter l'Égypte, eh bien ! que l'Égypte aussi le connaisse d'avance. Qu'elle le contemple donc figuré par ce chaste et délicieux jeune homme, Joseph, fils de Jacob, si semblable au Fils de Dieu.

« Joseph, dit saint Jean Chrysostome, fut évidemment la figure de Jésus-Christ. Il est accusé par ses frères auprès de son père Jacob ; les juifs d'abord, puis les hérétiques, accusent également Jésus-Christ : les premiers en l'appelant dérisoirement le fils du charpentier ; les seconds en cherchant à lui enlever sa divine substance. Joseph est vendu à des marchands ismaélites ; Jésus-Christ est vendu par Judas aux pharisiens. Joseph est dépouillé de sa robe ; celle de Jésus-Christ est distribuée aux soldats. Joseph est jeté dans une citerne vide, d'où il sort sain et sauf ; Jésus-Christ, mis dans le tombeau, en sort plein de vie. Joseph se fait reconnaître à ses frères ; Jésus-Christ ressuscité se fait reconnaître à ses apôtres. Joseph, dans sa prison se rencontre avec les deux officiers du roi, à qui il prédit, à l'un qu'il sera la proie des oiseaux, à l'autre qu'il sera rendu à son pays ; Jésus-Christ sur la croix se voit entre deux voleurs, dont l'un est condamné, l'autre est le premier introduit dans le royaume du ciel. Joseph, persécuté, est élevé en gloire ; Jésus-Christ, crucifié comme homme, est glorifié comme Dieu. »

La Sainte Écriture nous fournit encore elle-même d'autres ressemblances entre Joseph et Notre-Seigneur que nous pourrions citer, ressemblances frappantes. Par exemple, Joseph fournit du blé à l'Égypte et aux contrées voisines, éprouvées par la famine : Jésus-Christ institue l'Eucharistie, et par elle il nourrit, depuis dix-neuf siècles, le monde catholique tout entier d'un pain céleste qui ne fera jamais défaut à ses enfants, jusqu'à la fin des temps. Joseph est appelé *le Sauveur du monde* par Pharaon et comblé d'honneurs tels qu'il est impossible de ne pas voir, non dans l'Écriture elle-même, ce qui est de foi, mais jusque dans Pharaon, l'Esprit-Saint. On croirait entendre le Père des cieux parlant de son Fils, objet de ses infinies complaisances, et de l'Église, son Épouse mystique, inséparables dans les prophéties.

Joseph avait conseillé à Pharaon de bâtir des greniers où l'on conserverait le froment pour les années de stérilité et de famine. « Ce conseil, dit la Genèse, plut à Pharaon et à tous ses ministres, et il leur dit : Où pourrions-nous trouver un homme comme celui-ci, qui fût aussi rempli qu'il l'est de l'Esprit de Dieu : *Talem virum, qui Spiritu Dei plenus sit.* Il dit donc à Joseph : Puisque Dieu vous a fait voir tout ce que vous avez dit, où pourrais-je trouver quelqu'un plus sage que vous, ou même semblable à vous ? Vous aurez donc l'autorité sur ma maison : quand vous ouvrirez la bouche pour commander, tout le peuple vous obéira, et je n'aurai au-dessus de vous que le trône et la qualité de roi.

« Pharaon dit encore à Joseph : Je vous établis aujourd'hui pour commander à toute l'Égypte. Et il prit de sa main son anneau et le mit au doigt de Joseph ; il le revêtit d'une robe de fin lin et orna son cou d'un collier d'or. »

Est-ce tout ? Non, pas encore. Le Pharaon inspiré continue de représenter le Père des cieux qui a donné

à son Fils toutes les nations en héritage, et veut, comme l'a dit saint Paul, que « au Nom de Jésus tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et aux enfers. »

« Pharaon le fit ensuite monter sur un de ses chars, qui était le second, et fit crier par un héraut que tout le monde eût à fléchir le genou devant lui, et que tous reconnussent qu'il avait été établi pour commander à toute l'Égypte. Le roi dit encore à Joseph : Je suis Pharaon : sans ton ordre, nul ne remuera ni le pied, ni la main dans toute l'Égypte. Il lui changea aussi son nom et l'appela en langue égyptienne le Sauveur du monde. Il lui fit ensuite épouser Aseneth, fille de Putiphar, prêtre d'Héliopolis. Après cela Joseph alla visiter l'Égypte. » (Gen. xli.)

Peut-on peindre en traits plus saisissants l'autorité que Dieu a donnée à Jésus-Christ sur la terre entière, sauvée par sa sagesse, rachetée par son sang, nourrie ensuite de sa chair, pain mystérieux ? Mon Père et moi, disait Jésus, nous ne sommes qu'un : le Père n'en diffère que par la qualité de Père, comme Pharaon ne différait de Joseph que par la qualité de roi. « Sans moi, disait Jésus-Christ, vous ne pouvez rien faire : » et Pharaon assurait cette même autorité à Joseph en Égypte. Jésus veut dire Sauveur : c'est le nom attribué à Joseph. Héliopolis, ville du soleil, représente bien l'Église, épouse du Verbe, lumière du monde, *Lux mundi*, soleil divin des âmes et de toutes les intelligences célestes.

Gloire donc au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit, comme il en était au commencement, maintenant et dans tous les siècles des siècles.

III.

LES PROPHÉTIES.

Les figures ne suffisaient plus à Dieu pour signaler au monde son Fils : il voulait commencer à le peindre dans tous les traits qui distinguent un homme : sa race, sa famille, le lieu de sa naissance, sa personne, son attitude, son caractère, sa vie, sa mort, sa postérité, son influence dans le monde après sa mort, tout ce qui se rattache à lui, de loin ou de près.

Déjà le Seigneur, Roi des prophètes, avait annoncé le Messie à nos premiers parents, ainsi que nous l'avons dit plus haut, et il avait prédit à Abraham qu'en lui — *In te* — toutes les générations seraient bénies, par ce motif que Abraham étant le père d'Isaac, et celui-ci père de Jacob, qui eut pour fils Juda, le Sauveur Jésus devait sortir de lui, en tant qu'homme, et l'humanité tout entière être sauvée et bénie par son immolation sur le calvaire.

C'est Jacob maintenant qui va prophétiser la venue du Messie.

Cependant, dit la Genèse, Israël, c'est-à-dire Jacob, « partit avec tout ce qu'il avait et vint au puits du Jurement » à Bersabée, sur la route qui conduit en Égypte, là où Abraham avait fait alliance avec Abimélech.

« Ayant immolé en ce lieu des victimes au Dieu de son père Isaac, Jacob entendit dans une vision le Seigneur qui, pendant la nuit, l'appelait et lui disait : Jacob, Jacob. Il lui répondit : Me voici. Et Dieu ajouta : Je suis le Seigneur tout-puissant de votre père ; ne craignez pas, allez en Égypte, parce que je vous y rendrai chef d'un grand peuple. J'irai là avec vous et je

vous en ramènerai. Joseph aussi vous fermera les yeux. »

Jacob étant donc parti du puits du Jurement, ses enfants l'emmenèrent avec ses petits-enfants et leurs femmes, dans les chariots que Pharaon avait envoyés pour faire venir ce bon vieillard, avec tout ce qu'il possédait au pays de Chanaan ; et il arriva en Égypte avec toute sa race, ses fils, ses petits-fils, ses filles et tout ce qui était né de lui.

On sait comment il fut accueilli par son fils bien-aimé, Joseph, qui se jeta en pleurant dans ses bras paternels, le présenta ensuite à Pharaon et obtint pour lui et sa famille la terre de Gessen, la plus fertile de toute l'Égypte, où il vécut heureux.

Sentant sa fin approcher, Jacob appela ses enfants et leur dit : « Assemblez-vous tous, afin que je vous annonce ce qui doit vous arriver dans les derniers temps. Venez tous ensemble, enfants de Jacob, écoutez Israël votre père. » Alors le saint vieillard leur reprocha leurs fautes et les bénit, en annonçant à chacun ses destinées futures. Son langage était inspiré ; mais quand il arriva à Juda, le vieillard mourant sembla prêter sa voix à Dieu lui-même. « Juda, dit-il, vos frères vous loueront ; votre main mettra sous le joug vos ennemis ; les enfants de votre père vous adoreront. Juda est comme un jeune lion. Tu t'es levé, mon fils, pour saisir ta proie : te reposant, tu t'es couché comme un lion et une lionne ; qui t'éveillera ? Le sceptre ne sera pas ôté de Juda, ni le prince de sa postérité, jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé, et c'est lui qui sera l'attente des nations. Il liera son ânon à la vigne ; à la vigne, ô mon fils, il liera son ânesse. Il lavera sa robe dans le vin, et dans le sang des raisins son manteau. Je le vois : ses yeux sont plus brillants que le vin et ses dents plus blanches que le lait » (Gen. XLIX, 8, 12.)

Dans son discours sur l'histoire universelle, Bossuet

a dit : « Ainsi fut accompli de point en point l'ancien oracle de Jacob : Juda est multiplié dès le commencement plus que tous ses frères, et, ayant toujours conservé une certaine prééminence, il reçoit enfin la royauté comme héréditaire. Dans la suite, le peuple de Dieu est réduit à sa seule race, et, renfermé dans sa tribu, il prend son nom. En Juda, se continue ce grand peuple promis à Abraham, à Isaac et à Jacob ; en lui se perpétuent les autres promesses, le culte de Dieu, le temple, les sacrifices, la possession de la terre promise, qui ne s'appelle plus que la Judée. Malgré leurs divers états, les juifs demeurent toujours en corps de peuple réglé et de royaume, usant de ses lois. On y voit naître toujours ou des rois, ou des magistrats et des juges, jusqu'à ce que le Messie vienne : il vient, et le royaume de Juda, peu à peu tombe en ruine. Il est réduit tout-à-fait, et le juif est chassé sans espérance de la terre de ses pères. Le Messie devient l'attente des nations, et il règne sur un nouveau peuple. » (Gen. xx.)

Ainsi avait prophétisé Jacob, dix-sept siècles avant Jésus-Christ, ainsi parle Bossuet dix-sept siècles après sa venue. Et si quelqu'un doute de l'existence de la prophétie, qu'il la demande aux Juifs, ils l'ont entre les mains et la portent partout avec eux : s'il ne la comprend pas, qu'il se mette à genoux et prie humblement Celui qu'invoquait l'aveugle de Jéricho, il verra et sera guéri. « Lorsque tu seras converti au Christ, dit saint Paul, le voile disparaîtra. » (II Cor. III, 16.)

A ce propos, Origène, né à Alexandrie en 185 de l'ère chrétienne, parlant de la prophétie de Jacob, fait cette réflexion applicable à tous les incrédules.

« Telle est la force de la prévention qu'elle aveugle au point de se refuser même à l'évidence. Quelque attaché que l'homme soit en général à toutes ses habitudes, il l'est encore plus aux opinions dont il est imbu.